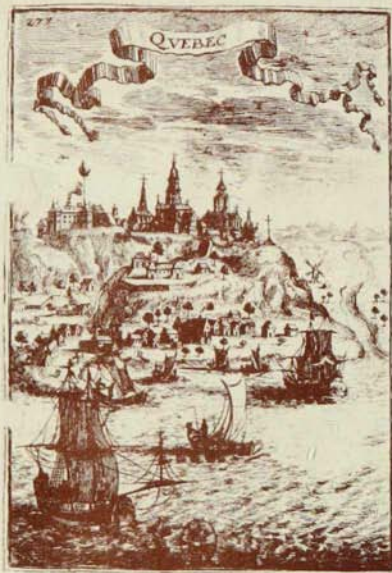


DC  
280.2  
B377





Bibliothèque Nationale du Québec



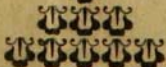
A mon ami M<sup>r</sup>. Philp<sup>h</sup>. T. S.  
Avec les salutations respectueuses  
de l'auteur.

# SOUVENIRS DE CHISLEHURST

1879.

(London)

pour la bibliothèque  
du Séminaire de Rimouski  
7 février 1930 - A. H. Sylvestre  
A. S.



Bibliothèque

Séminaire de Rimouski  
Rimouski) P. Q. Canada

DC  
280.2  
B377

## SOUVENIRS DE CHISLEHURST

---

Nous commençons aujourd'hui la publication de la conférence donnée sous ce titre par M. Barry, avocat, de cette ville, à la Salle Victoria et à la Salle Jacques-Cartier dans le cours du mois dernier.

---

Monseigneur Le Cardinal Taschereau,  
Mesdames et Messieurs,

Comptant sur l'indulgence de l'auditoire distingué que j'ai le plaisir de voir ici, ce soir, et désirant fournir mon obole pour le soulagement des misères qu'un hiver rigoureux rend toujours plus pénibles, parmi nous, je me suis rendu au désir de quelques-uns de mes amis, qui me demandaient le récit de mon dernier voyage en Europe et de ma mission à Chislehurst.

Ce ne sont pas les aventures de la Belle au Bois Dormant que je veux mettre en scène.

Non, Mesdames et Messieurs; je ne suis qu'un petit personnage à qui cette cruelle nature a refusé une haute taille! (Hélas! plus d'espoir, elle ne reviendra pas sur son oeuvre!) Mais ce petit personnage osera s'élever un peu, ce soir, si vous daignez l'écouter avec indulgence.

Le 16 août 1879, je disais adieux à mes amis de Québec, en route pour Londres. Comme vous le savez, Mesdames et Messieurs, j'étais le porteur! le délégué! l'ambassadeur! le commissionné! le... je ne sais quoi!... On m'a donné tant de titres, on les a si souvent changés, quant à leur nombre et à leur importance, que vraiment après tout cela, je me demande si je puis être encore moi-même!

La traversée fut belle et très courte, comme elles le sont ordinairement en été. A peine s'était-il écoulé huit jours depuis notre départ de Québec, que le paquebot touchait à Londonderry, pour y déposer les malles et prendre le pilote qui doit conduire le steamer à Liverpool. Les heures ne me durèrent pas à bord, car, outre les quelques notes que j'insérerai, jour par jour, sur mon carnet, notes qu'on aime tant à revoir dans la suite, ne serait-ce que pour en faire part à nos petits enfants, j'avais le plaisir de jouir de l'aimable compagnie de ce spirituel jeune vieillard qu'on appelle le sénateur Fabre.

Sa conversation enjouée, ses anecdotes piquantes, dont je n'ai pas été le premier à bénéficier, m'ont portées si doucement, si joyeusement, sur la côte d'Irlande, que le mal de mer et toutes les nausées océaniques furent obligées de transporter leurs opérations partout ailleurs que chez moi.

Je revis depuis cet ami conciliant des deux partis; il était à Paris où il séjourne encore,

travaillant auprès du gouvernement français pour obtenir l'abolition des droits, touchant le commerce maritime, entre la France et le Canada. Vu les relations intimes de M. Fabre avec les principaux journalistes et plusieurs hommes politiques marquant de France, j'ai lieu de croire qu'il obtiendra tous les succès désirables dans cette mission délicate et difficile.

A peine avons-nous touché à Londonderry que plusieurs *reporters* des grands journaux d'Angleterre, d'Irlande et d'Ecosse, montaient sur le bateau pour recevoir, comme d'ordinaire, les nouvelles d'Amérique. Disons en passant un mot des *reporters européens*. C'est bien assurément la classe d'individus la moins aimable qui soit au monde; on ne peut se faire une idée de leur importunité, si on n'a pas été gratifié de quelques minutes d'entretien avec l'un d'eux. Ils vous soumettent au supplice de l'interrogatoire, il vous transquestionnent; enfin, jamais témoin dans une affaire criminelle ne subit autant d'ennuyeux procédés de la part d'un procureur de la Couronne! Réellement, chacun de ces *reporters* est un point d'interrogation vivant, auquel il faut opposer, bon gré mal gré, une patience angélique.

Je donnai à ces braves gens, en parlant de la couronne, pleine et entière satisfaction, la disséquant fleur par fleur.

Aussi était-elle annoncée dans le *Times* et les autres feuilles les plus importantes de

Londres, avant mon arrivée en cette ville.

Le 25 août, en mettant pied à terre à Liverpool, les officiers de Douane, voulant à tout prix ouvrir la caisse contenant la couronne, me causèrent quelques ennuis. J'eus recours à M. l'Inspecteur et lui montrai mes lettres de créance ainsi que mon *Bill of Lading*. Cet officier, reconnaissant la validité de mes raisons, fit droit à mes réclamations.

L'agent de la gare du Great Western Railway se montra de meilleure composition, car j'obtenais de lui, à titre de bagage ordinaire, le transport *gratis* du colis depuis Liverpool jusqu'à Londres.

Le jour qui suivit mon arrivée à Londres, j'écrivis à tous les journaux importants de la capitale, leur demandant de vouloir bien envoyer des *reporters*, pour visiter la couronne et prendre connaissance de l'adresse, ce qu'ils firent; tant fut réelle leur admiration, qu'à ma grande satisfaction, leurs yeux se passèrent de ma langue! J'avais loué une chambre tout exprès pour exposer ce que ces messieurs proclamèrent un "chef-d'oeuvre d'art et de bon goût", et pendant une semaine entière, la couronne envoyée par la jeunesse canadienne de Québec, fut visitée par tout Londres.

Ah! Mesdames et Messieurs, nous avons droit d'être fiers de l'heureuse inspiration qui a animé la jeunesse canadienne en cette circons-

tance. Cette attention sympathique et toute désintéressée pour cette Impératrice dépossédée, pauvre veuve qui venait de perdre son fils, son seul amour, sa dernière espérance, a été appréciée là-bas comme elle devait l'être par tous ceux qui sentent un coeur battre dans leur poitrine!

Les jours donnés à l'exposition de la couronne étant écoulés, j'écrivis au duc de Bassano, à Camden-Place, lui demandant, une entrevue avec l'Impératrice. Avoir quelques minutes d'entretien avec cette souveraine plus grande encore dans le malheur qu'elle ne l'était à l'époque des plus grandes gloires de l'empire, c'étaient là mon ambition. Ma première démarche fut infructueuse.

Sa Majesté ne recevant personne, je devais, écrivait M, le duc, me résigner à lui confier ce dont j'étais porteur de la part de la jeunesse canadienne de Québec: "Je me tiendrai demain, mardi, ajoutait-il, à votre disposition et à l'heure qui sera le plus à votre convenance. Je ne quitterai pas Camden-Place pour vous attendre." Quoique très flatté de cette réponse, dans laquelle le refus était adouci par tant de condescendance, je voulais avoir plus encore. A mesure que les obstacles se dressaient devant moi, naissait un plus grand désir de les vaincre.

Je voulais voir l'Impératrice, et plus on s'y opposait, plus j'y mettais de zèle et d'énergie.

Encouragé par les conseils de M. Lacordaire, rédacteur-correspondant de l'Agence Fournier de Paris, j'allai, toujours poursuivant le même but, voir M. O'Neil, le sympathique représentant du gouvernement de Québec à Londres qui, avec sa cordiale franchise, m'aidait aussi de ses bons avis.

Uni à l'une des familles aristocratiques de Londres, M. O'Neil vit dans le *high life*. Sa résidence, située au West End, dans les Grosvenor Mansions, vous dit assez qu'il n'habite pas une chaumière.

M. O'Neil me présenta à Madame Blunt, cette femme dont le courage héroïque sauva les Jésuites à Paris pendant les horreurs de la Commune. Elle ne craignit pas, pour les dérober aux yeux de tant d'infâmes sicaires, de les garder dans sa maison, mettant par là sa propre vie au jeu. Madame Blunt avait épousé un riche propriétaire de l'Amérique du Sud, après la mort duquel elle vint à Londres, sous la protection de Lady Napier.

Née protestante, Madame Blunt figure aujourd'hui parmi les catholiques les plus ferventes, ayant été instruite des vérités de notre religion par les Jésuites d'abord, puis par le Cardinal Manning. Cette noble femme, qui avait rendu de si grands services à des hommes importants, ne dédaigna pas de s'intéresser à moi et de prendre ma cause en mains. Elle me

présenta à l'une de ses amies, la Princesse Davidoff, comtesse française, épouse d'un prince Russe. Chez cette dame, je reçus aussi un accueil tout à fait cordial. Sa demeure, située dans un des plus beaux quartiers de Londres, est un véritable sanctuaire de piété et de dévouement, et la vie quelle y mène est celle d'une sainte.

Chez la Princesse Davidoff, j'eus l'honneur de me trouver en présence d'une habituée de Chislehurst, amie intime de l'Impératrice. Après avoir écouté avec bonté le récit de mes insuccès touchant la demande que j'avais adressée au Duc de Bassano, elle eut l'obligeance d'écrire, séance tenante, une lettre qu'elle expédia immédiatement à Camden-Place, sollicitant pour moi une entrevue avec Sa Majesté.

En la quittant, je me rendis chez le Cardinal Manning accompagné de Madame Blunt. A notre grand désappointement, l'illustre Archevêque était absent alors.

(Comme j'eus occasion de le rencontrer chez lui plus tard, vous me permettrez, n'est-ce pas, de vous en parler dans quelques instants.)

Son secrétaire, le Rév. M. Johnston, ne put qu'écrire à M. l'abbé Godard, le chapelain des illustres hôtes de Chislehurst.

Cette tentative échoua encore, et la lettre de la Princesse n'eut pas plus de succès.

Presque découragé alors, et voyant toutes mes chances s'échapper une à une, je revins chez moi, essayant de me résigner à mon sort. . . . . Impossible! . . . . . Était-ce entêtement, était-ce la fascination qu'éprouve le voyageur poursuivant sans relâche le mirage qui s'éloigne toujours, était-ce le lointain écho de quelques stances que mon père se plaisait à répéter dans mon enfance et qui venait aiguïser mon ardeur :—

"If you strive 'tis no disgrace

"Tho' you do not win the race;

"What should you do in such a case?

"Try again, try again!"

Oui, j'essayai encore, et ce fut cette fois un effort suprême.

J'eus la hardiesse de m'adresser à l'Impératrice elle-même! Sa Majesté, touchée sans doute de ma persévérance, me fit mander par son secrétaire, le duc de Bassano, qu'une voiture m'attendrait le jeudi suivant à la gare de Chislehurst pour me conduire à Camden-Place.

Au jour indiqué, je laissai Charing-Cross vers deux heures p.m., et une demi-heure plus tard, je montais dans le coupé de l'Impératrice, accompagné de M. de Visse, l'ami intime du Prince et son aide-de-camp. Une autre voiture portait la couronne que j'avais remise entre les mains d'un commissionnaire.

Quelques détails sur les environs de Londres ne seront peut-être pas ici sans intérêt.

Madame Felicia Hemmons les a chantés dans un morceau admirable qui rappelle, sans effort d'imagination, les environs de la capitale d'Angleterre.

Les arbres si majestueux dans leur grandeur, qui bordent les belles avenues de la campagne, offrent un aspect vraiment grandiose; la verdure constamment arrosée par les courants d'eau qui semblent vouloir suivre la route, est remarquable par la richesse de sa couleur, et j'espère que la verte Erin me pardonnera si j'ose dire que l'herbe du sol anglais peut, surtout aux environs de Londres, lutter avantageusement avec la sienne.

Le trajet de la gare de Chislehurst à Camden-Place est très court: quelques minutes seulement après avoir laissé la gare, nous étions dans la magnifique avenue qui conduit au château.

En mettant pied à terre, je fus reçu par le duc de Bassano, puis, je suivis M. de Visse qui m'introduisit auprès de l'Impératrice.

Dans le salon où me reçut Sa Majesté, se trouvent, bien en évidence, les portraits de Napoléon III et du Prince Impérial, puis sur la table quelques photographies de ce dernier et des bouquets de violettes.

Saluant profondément l'Impératrice qui se leva de son fauteuil à mon approche: "Madame, lui dis-je, je viens déposer aux pieds de votre

Majesté, avec mes hommages les plus respectueux, ce témoignage de condoléance et de sympathie de la part de la jeunesse canadienne de Québec! Merci! monsieur, dit-elle, veuillez vous assoir”.

Sa Majesté prit l'adresse entre ses mains, en lut une partie, moitié soupirant, moitié sanglotant, et portant souvent son mouchoir à ses yeux.

Puis parcourant les signatures, elle dit: “Le Président, Edmond Dupré; le Secrétaire, Taschereau Fortier. C'est bien français ces noms-là.”

“Ceux qui ont signé cela sont-ils du même âge que le Prince, demanda-t-elle?”

Oui, Madame, la plupart; à l'exception de quelques-uns à qui on a permis d'inscrire leurs noms, comme faveur spéciale.

Oh! Louis-Napoléon! remarqua-t-elle; mais “il y en a plusieurs de ce nom! Pauvre Louis! “comme il aurait aimé visiter l'Amérique, le “Canada! C'était encore un des rêves de sa vie! “Oh oui! mais hélas!...” Elle se prit à sangloter et pendant quelques minutes, le silence ne fut interrompu que par ses larmes, ses larmes de mère.

Alors, se retournant vers moi: “Mais vous parlez bien le français, monsieur; vous êtes français-canadien?” Oui, Madame, ma mère est

française-canadienne! "Et votre père est Anglais?" Non, Madame, Irlandais! Moi aussi, dit-elle, j'ai du sang "Irlandais dans les veines."

"Votre mère parle-t-elle mieux le français que l'anglais?"

Le français, Madame, lui est plus familier que l'anglais.

"Oh monsieur! comme vous êtes bon d'être "venu de si loin! S'il y a quelque chose qui peut "encore me faire plaisir dans la vie, c'est bien "cette démarche de votre part et celle de vos "jeunes compatriotes. Vous ne manquerez pas, "n'est-ce-pas, de leur dire ainsi qu'à ces bonnes "religieuses combien je suis sensible à ce témoignage de sympathie.— Oh! Pauvre Louis! "dire qu'il est mort si loin! moi qui l'aimait tant! "Pauvre enfant!"

Alors, ne pouvant contenir son émotion, je me retirai par respect pour donner libre cours à ses larmes.

Dans le vestibule, je rencontrai le duc de Bassano qui dit en me voyant: "Je savais bien qu'il en serait ainsi: de pareilles scènes se répètent chaque fois que je monte la voir".

A l'instant, se présenta un laquais de l'Impératrice qui me faisait demander, désirant continuer la conversation.

"Oh! Monsieur! dit-elle en me revoyant, "j'hésitais à vous voir, sachant que notre entre-

“vue vous serait douloureuse.... J'ai tant de “chagrin, je ne vois plus personne, personne au “monde! Oh! je n'ai plus d'espoir qu'en Dieu!” J'espère, lui dis-je, que Votre Majesté me pardonnera mon insistance; réellement, je ne pouvais retourner dans mon pays sans avoir eu l'honneur de voir votre Majesté.

“Vous êtes avocat, monsieur?” “Vos lois “sont-elles françaises ou anglaises? Est-ce qu'on “plaide en français chez vous? Dans les deux “langues, je suppose?” Oui, Madame, nous plaidons en français et en anglais.— Le Droit Civil est français et calqué sur le Code Napoléon; il n'y a que notre droit commercial et criminel qui soit anglais!

“Etes-vous allé en France? Est-ce votre première visite en Europe?” Non, Madame, j'ai passé un an à Paris et plusieurs années en Angleterre et en Irlande.

Après quelques minutes, elle voulut parler encore, mais sa voix resta comme étouffée.

Je me levai pour partir ne pouvant plus soutenir son regard plein d'une indescriptible tristesse; oui, chaque fois que ses yeux rencontraient les miens, une émotion navrante, cruelle m'empoignait.

Chateaubriand a décrit quelque part, dans une de ses pages éloquentes, le regard d'une jeune mère indienne gémissant sur la perte de son enfant: “Dans son regard, dit-il, j'y vis

“plus de douleur, plus de désespoir, plus d’amour maternel que dans toutes ses exclamations pourtant si expressives.”

Ce que l’illustre auteur du *Génie du Christianisme* lisait dans les yeux d’une mère indienne, il me fut donné de le voir, moi, dans le regard d’une chrétienne, d’une reine exilée, d’une veuve inconsolable, d’une mère aussi pleurant son unique enfant! . . . Et sur cet enfant, elle avait placé tant d’espérances, à lui seul elle avait voué son amour, sa vie, tous les trésors de son cœur!

En me retirant, Sa Majesté me tendit la main et m’offrit quelques feuilles de violettes apportées du Zoulouland avec le corps du Prince. Ces fleurs, transplantées par ses compagnons d’armes dans des boîtes de zinc, remplies de terre, avaient été placées autour de sa bière. L’impératrice a fait transporter ces violettes sous les fenêtres de la chambre à coucher du Prince; elle les cultive elle-même et, bien souvent, hélas! les arrose de ses pleurs.

L’Impératrice vint avec moi jusque dans le vestibule où l’on avait déposé la couronne. “Oh! qu’elle est belle, s’écria-t-elle! C’est la plus belle que j’aie vue. Qu’on aille la porter dans la chapelle particulière du Prince.”

Je ne voudrais pas dire adieu à cette grande femme, sans vous faire une description de sa personne.

Cette beauté tant vantée autrefois, on peut l'admirer aujourd'hui encore; le charme en est le même, augmenté par un reflet de profonde tristesse.... Pas un seul cheveux blanc! (quoiqu'on en ait dit). Ses yeux seuls portent l'empreinte du temps, parceque le temps a amené ses grandes douleurs; un cercle noir entoure d'un sombre contour leurs orbites creusées par les larmes et restent comme le vestige ineffaçable d'une blessure qui ne guérira jamais!

La démarche de l'Impératrice est toujours la même, quant à la noblesse et à la dignité; son maintien respire la grâce et la majesté, enfin la distinction chez elle est celle d'une impératrice de France.

Avant de s'éloigner, Sa Majesté avait donné ordre qu'on me fit voir le château. Je visitai le cabinet de travail de l'Empereur et sa chambre à coucher, puis je pénétrai dans l'appartement du Prince où rien n'a été changé: son lit est entouré, comme celui de son père, de couronnes et de fleurs.

On voit sur son bureau des livres ouverts, des pages écrites; sur le mur, des cartes de géographie et des tableaux de maîtres; un buste en marbre de Napoléon III sur une corniche et une pendule dont les aiguilles ont été arrêtées à l'heure où il est mort. La bibliothèque du Prince est remplie d'ouvrages de littérature, de philosophie et de religion,

Je pris dans mes mains le sabre que le Prince portait à l'instant de sa mort et que les Zoulous avaient enlevé, (ce n'est pas l'épée de Napoléon I comme on l'a rapporté), de même qu'un croquis trouvé sur lui, exécuté trois-quarts d'heure avant sa mort.

A l'écurie, on me fit voir son cheval favori; puis cette funeste selle, cause de sa mort, dont les fontes se détachèrent quand il les saisit pour sauter en selle.

On me fit voir aussi un saule-pleureur planté par le Prince quelques jours avant son départ pour l'Afrique; l'arbre est mort maintenant. On dirait que la mort, jalouse du dépôt confié à ce beau jardin de Camden-Place, a voulu que rien ne survive à celui dont elle a si prématurément fauché l'existence.

Le coeur navré après cette visite des derniers souvenirs du pauvre jeune Prince, je laissai le château, accompagné de M. de Visse et précédé du valet de pied du Prince, portant la Couronne.

Arrivés à l'église, nous entrâmes dans une petite chapelle latérale, où se trouvent les restes mortels du jeune héros,

Sur la bière recouverte d'un drap mortuaire sont placées trois magnifiques couronnes. L'une, donnée par la princesse Béatrice, est placée à la tête; une autre, celle offerte par la Reine Victoria, est au milieu; et aux pieds, une

troisième, présentée par la princesse de Galles; chacun de ces témoignages d'affection portant le nom des donateurs.

Les murs de la chapelle sont tapissés de guirlandes et de fleurs de toute espèce,

Notre couronne, tribut d'affection et de respect à la mémoire du Prince, est fixée à la muraille et j'ai le plaisir de vous dire, Mesdames et Messieurs, qu'elle est certainement la plus belle de toutes celles au milieu desquelles elle se trouve.

A côté de la grille qui sépare la chapelle de la nef de l'Eglise, l'Impératrice a fait placer un prie-Dieu où elle vient tous les jours passer plusieurs heures pour pleurer et prier, maintenant son unique consolation. Et elle doit cet adoucissement à toutes ses douleurs à la religion dans laquelle elle vit si pieusement et qui permet de communiquer encore, par la prière, avec les êtres chéris qui ne sont plus.

De l'autre côté de l'église, dans une chapelle faisant face à celle dont je viens de parler, se trouve le tombeau de l'ex-empereur des Français, sur le marbre duquel est gravé en lettres d'or cette simple épitaphe: Napoléon III.

Le parquet et les murs de la chapelle sont aussi recouverts de couronnes et de fleurs.

En sortant de l'église, je me dirigeai de nouveau vers Camden-Place, toujours accompa-

gné de M. de Visse dont je pris congé, alors, remontant en voiture avec M. le duc de Bassano et M. O'Neil (qui m'avait attendu à l'église pendant mon entrevue avec l'Impératrice), pour revenir à la gare et retourner à Londres.

Pendant le trajet, le duc, avec une amabilité pleine de de condescendance, s'informa des canadiens avec beaucoup d'intérêt, rappelant ce que vous savez tous, le mariage de son fils avec une Québécoise, Mile Symes, et à toutes mes questions concernant le Prince, il répondit avec bonté, entrant dans les moindres détails au sujet surtout de la triste nouvelle qu'il avait été chargé d'annoncer à l'Impératrice.

"C'était un matin, dit-il, Sa Majesté avait reçu une lettre dans laquelle on vantait la bravoure et les faits d'armes du jeune Prince sur la terre d'Afrique ainsi que son humeur toujours égale, toujours gaie. D'un autre côté, des nouvelles venant de Paris faisaient mention d'un malheur, d'un désastre arrivé aux troupes britanniques au Zoulouland, nouvelles mystérieuses qui, sans être précises, alarmèrent l'Impératrice. Un pressentiment l'avertissait. Sa Majesté descendit chez moi, continua M. le duc, et demanda à voir le dernier courrier, celui de 10 hrs. a.m. qui donnait ordinairement les nouvelles étrangères".

"Je répondis qu'il était en retard ce matin-là.— Oh! dit-elle, on me cache quelque

“chose.... un malheur est arrivé ... le Prince est malade, blessé peut-être?.... Vous ne répondez pas?.... Parlez, dites tout, je veux tout savoir.... Je veux partir! je veux partir! je veux aller le voir! Qu'on boucle mes malles! ... Je restai muet devant elle, ne pouvant me résoudre à dire la vérité ... Il est trop tard? Vous ne répondez pas.... Il est donc trop tard? Oh! veuillez tout dire, M. le duc, je suis prête à tout.... Est-il trop tard?....

“Hélas! oui, Madame, je crains qu'il ne le soit!....

“L'Impératrice se jeta alors dans mes bras, continua le noble vieillard les yeux mouillés de larmes, et y resta évanouie j'usqu'à ce qu'on l'eut transportée dans sa chambre sur son lit.”

Cette scène déchirante fut racontée avec beaucoup d'émotion, partagée, inutile de vous le dire, par M. O'Neil et moi.

Quelques jours après ma visite à Chislehurst, je m'embarquais pour l'Irlande.

Là aussi on n'avait qu'une voix pour gémir sur la perte du jeune Prince Impérial. J'ai rencontré des coeurs qui avaient suivi avec beaucoup d'intérêt les différentes phases de ma mission à Camden-Place.

Je ne puis m'empêcher de vous lire l'extrait du *Dublin-Freeman* admirable de style et de pensées :—

"No people can appreciate better than the  
 "Irish the sentiments of those chivalrous young  
 "French Canadians whose names accompany  
 "the address of condolence which was recently  
 "presented on their behalf to the Ex-Empress  
 "Eugenie, and which we publish today. Genera-  
 "tions have fallen like forest leaves since first  
 "their fathers left sunny France for snowy Cana-  
 "da, but their hearts have not changed. The  
 "fortunes of the "Grande Nation" still affect them  
 "as in the days of Montcalm, though the  
 "political destinies of the two countries have  
 "long been dissevered. Longfellow, in "Evan-  
 "geline", has depicted one aspect of Canadian  
 "French life; the address to the widowed mother  
 "of the dead Prince reveals another, and shows  
 "that the traditions of French chivalry still  
 "remain, quick and untarnished, in the souls of  
 "the Catholic French of Quebec. This City,  
 "historical by its siege, being both the most  
 "ancient and most French of all on the Ameri-  
 "can continent, has a right to speak as the  
 "representative of the French emigrants in the  
 "New World. An address from such a quarter  
 "must have been as welcome as it was un-  
 "expected; and the exquisite symbol of sym-  
 "pathy which accompanied it was one of  
 "exceptional value, alike from its artistic  
 "beauty and from its suggestive associations.  
 "It is gratifying to find that in the represen-  
 "tative of the French youth on this occasion,  
 "Mr. Barry, Ireland also can claim a represen-

"tation of her exiled race. The answers which have been given on the part of the ex-Empress which will be read with much interest."

Le *Dublin-Freeman* est le journal le plus important et le plus lu de l'Irlande. Quoique modéré en politique, il n'en est pas moins le défenseur infatigable des droits méconnus du peuple irlandais. Son éditeur-propriétaire, M. Dewyer Gray, quoique très souffrant, me reçut chez lui avec une hospitalité des plus cordiales. Mr. Gray est un des *leading citizen* de Dublin. Député à la chambre et faisant partie de plusieurs sociétés savantes, il vient d'être proclamé premier magistrat de la capitale d'Irlande, le *lord mayor* de Dublin.

Je vis aussi mon vieille ami et condisciple de Trinity College, le Dr. Sigieron, écrivain célèbre dont le nom est bien connu et le mérite fort apprécié de la société savante de Dublin. Ayant étudié à Paris, le Dr. Sigieron connaît parfaitement la langue française; il est professeur à l'Université de Dublin et membre de plusieurs académies de France et d'Angleterre. Ce vaillant disciple d'Esculape s'intéresse beaucoup au Canada et à ses habitants.

Je rencontrai aussi le Dr Kenney, député de Dublin, qui fut rempli de complaisance pour moi et me rendit mille services; et un professeur de l'Université catholique d'Irlande, M. l'abbé Polin. Alsacien d'origine, que les malheurs de

la guerre ont forcé de s'expatrier, patriote avant tout, on peut appliquer à cet excellent prêtre ces vers tirés d'une chanson populaire:

"Vous avez pu germaniser la plaine,

"Mais notre coeur? Vous ne l'aurez jamais!"

M. l'abbé Polin, ainsi que plusieurs autres messieurs dont il me serait presque impossible de donner les noms, et parmi lesquels figurent M. Parnell, le vaillant champion de la liberté en Irlande, et le plus brillant orateur du Parlement anglais, M. Smythe, paraissent prendre le plus vif intérêt à tout ce qui se rattache au Canada.

Après avoir passé quelques courtes semaines en Irlande, je retournai à Londres où des affaires particulières me retinrent quelque temps. Là encore je fus très bien accueilli par plusieurs personnages influents parmi lesquels je ne puis taire les noms de deux hommes illustres, dont les paroles prononcées à la mort du jeune prince Napoléon seraient dignes de figurer parmi les "Oraisons funèbres de Bossuet".

Je veux parler du Cardinal Manning et du Révérend Père Galway.

Dans l'entrevue que j'eus l'honneur d'avoir avec Son Eminence, nous parlâmes au long du Canada, qu'il semble connaître tout autant que les Canadiens eux-mêmes. — "Prenez-vous beaucoup de liqueurs envivrantés làbas, me demanda-t-il?" — Connaissant le noble arche-

vêque comme un grand apôtre de la Tempérance, cette question n'avait nulle raison de me surprendre. Je répondis donc, tout naïvement, que nous, braves Canadiens, nous nous permettions, quelquefois, un peu de *gin* en hiver pour combattre les effets du froid, un peu aussi en été comme tonique, pour combattre l'affaissement produit par les trop grandes chaleurs.... Hum!... fit le Cardinal.

Monseigneur Manning est grand, maigre, plein de simplicité et d'un abord des plus faciles. J'eus l'honneur de recevoir de sa main plusieurs précieux souvenirs, entr'autres trois de ses ouvrages avec son autographe.

Je tiens aussi à dire un mot du Révérend Père Galway qui est, à Londres, ce que le Père Montsabré est à Paris. Il est non seulement orateur, mais aussi philosophe, théologien et diplomate à ses heures, un personnage enfin, que les hommes d'Etat consultent sur les questions importantes.

J'ai eu le plaisir d'entendre quelques-uns des sermons qu'il prononce tous les vendredis, dans l'église de Farm Street, rendez-vous de la noblesse catholique anglaise. Il me donna de grandes marques d'amitiés, une foule de conseils et finalement m'offrit l'*oraison funèbre* qu'il prononça à l'occasion de la mort du prince Louis-Napoléon,

J'étais heureux à Londres, mais Londres

n'est pas Paris; et celui qui y a vécu, ne fut-ce que quelques semaines, dans la capitale des capitales du monde, aspire à y retourner et ses affections, malgré lui, se reportent toujours sur elle.

Ma première visite à Paris fut pour Paul de Cassagnac, le champion zélé et infatigable de la cause bonapartiste que l'on ne connaît généralement ici que sous son aspect le plus désavantageux. Qui a lu ses discours, chauds et passionnés, prononcés à la Tribune de l'Assemblée Législative, ses articles tranchants, convaincus, publiés dans son journal, combattant partout avec la même vigueur, la même franchise, les républicains ennemis de la France et de la religion, comprendra qu'avant d'être un vulgaire bretteur, Paul de Cassagnac est un catholique sincère, un homme politique, dévoué au bien de son pays.

Écoutez ce qu'*Ignotus* dit de lui dans le *Figaro* lors de son élection pour le Gers, en 1876:

“Trente-deux ans, journaliste, célibataire, n'a pour toute fortune que sa bonne plume de Tolède; un d'Artagnan de lettres, grand, fort, le nez au vent, la moustache en croc, cheveux très noirs et très abondants, la peau brune, l'oeil vif, un véritable gascon par le geste, l'éclat et la bravoure.

“Il a servi l'empire avec un dévouement de

“soldat et le sert encore avec un dévouement  
 “d'enfant perdu, indiscipliné et mauvaise tête.  
 “Très raide dans ses polémiques, trop raide pour  
 “un homme qui a des visées politiques, on  
 “compte beaucoup sur sa fougue et sur sa  
 “jeunesse pour faire du scandale à la chambre.  
 “Il est le d'Artagnan de la tribune comme celui  
 “de la presse.

“Depuis 1869, M. Paul de Cassagnac est  
 “Chevalier de la Légion d'honneur; il a com-  
 “battu à Sedan et a été fait prisonnier en  
 “Allemagne. Il a eu beaucoup de duels dont il  
 “se repent”

“Fait volontiers des excuses à ses adver-  
 “saires, mais seulement après les coups d'épée..”

Je dois dire que le député du Gers, rédac-  
 teur-en-chef du *Pays*, a suivi à la lettre l'avis  
 d'*Ignotus* qui lui conseillait, après son entrée  
 à la Chambre, d'imiter ces fils de famille,  
 réunissant leurs amis à un dernier souper, pour  
 enterrer leur vie de garçon et qui deviennent  
 ensuite d'excellents maris et des pères de  
 famille modèles.

En effet. M. de Cassagnac, depuis un an  
 n'est plus célibataire. Il a épousé une nièce du  
 Cardinal Antonelli, femme très belle et très  
 distinguée sous tous les rapports, possédant  
 outre une jolie fortune, ce qui ne gêne rien!

Par un beau matin du mois d'octobre, je  
 frappais au bureau du journal “Le Pays” dont

M. de Cassagnac est le rédacteur en chef. Je le trouvai en compagnie d'un de ses secrétaires, dictant un article à sensation contre M Ghent qui venait d'être nommé gouverneur de la Martinique (nomination qui fut révoquée ensuite).

Après avoir terminé son article, il vint à moi et me serrant la main:— "Bonjour: M. Barry, dit-il. Vous êtes un brave ainsi que vos amis du Canada! J'ai vu cette belle couronne que vous avez apportée à Chislehurst; c'est une noble action que vous avez faite là! Faites-moi le plaisir de venir chez moi, sans façon, passer quelques jours; nous causerons du Canada, c'est un pays si intéressant". J'acceptai l'aimable invitation et j'eus, en me rendant chez lui, plus d'une preuve de sa grande popularité. Nous rencontrons, à chaque pas, des gens de toutes les classes de la société qui lui faisaient en passant un salut amical.

Enfin, nous arrivâmes à sa résidence privée, 6, rue de Boulogne, où après m'avoir fait déjeuner de sa chasse (car M. de Cassagnac est aussi un chasseur émérite) il me fit voir les nombreux souvenirs reçus de diverses têtes couronnées d'Europe; puis 14 épées qui ont figuré chacune dans un duel différent. "Je ne me bats plus maintenant, me dit-il en souriant, ma femme ne le veut pas et comme j'adore ma femme je lui obéis en tout point."

J'ai passé plusieurs heureux jours chez M. Paul de Cassagnac dont je conserverai toujours ainsi que de Madame de Cassagnac le plus agréable souvenir.

Pendant mon séjour chez l'aimable rédacteur du *Pays*, je fus invité à un grand déjeuner, donné en mon honneur au Café de la paix, place du grand Opéra, par M. Huet, rédacteur en chef de l'*Ordre*. Là se trouvaient réunis un grand nombre de sommités bonapartistes: MM. les marquis de Therreau, de Gaumont, de Guise, M. Chevassier, M. Guyon, gérant de la *Patrie*, M. Destroyats, de l'*Estafette*, M. P. de Cassagnac et plusieurs autres dont les noms m'échappent.

A ce déjeuner qui devra rester comme un des bons souvenirs de mon voyage, on but à la santé du Canada. Malgré l'émotion bien naturelle que je devais ressentir en pareille circonstance, je crus qu'il était convenable de répondre à cette marque d'attention pour mon pays. Je ne puis vous dire au juste dans quels termes je le fis. Je vous demanderai la permission, cependant, de vous en donner la péroraison autant que mes souvenirs me permettent de le faire:

"Pour nous, au Canada, la France n'est pas  
 "la patrie des démolisseurs de la colonne  
 "Vendôme, des massacreurs de prêtres, de ceux  
 "qui préconisent les écoles sans Dieu. C'est la  
 "France glorieuse de Napoléon I, la France

“prospère et florissante de Napoléon III, la France vertueuse, héroïque, telle qu'elle devait l'être sous le règne du jeune héros tombant sur les plaines de l'Afrique, en disant à Dieu:— “Seigneur, si vous voulez faire aux hommes des représailles, frappez-moi!”

Le lendemain soir, je dinais chez M. Huet, à sa magnifique maison de campagne de St. Cloud, et j'avais l'honneur de faire la connaissance de Madame Huet qui passe, à juste titre, pour une des femmes les plus distinguées de Paris.

Député, chef de cabinet du célèbre Billand, sous l'empire, M. Huet était aussi l'ami intime et le confident de Napoléon III. C'est une nature affable et pleine de distinction.

En plein parti bonapartiste, je devais aller voir le Prince Napoléon-Jérôme qui passe pour en être aujourd'hui le chef; aussi, je ne vous cacherai pas que j'acceptai avec plaisir l'occasion qui me fut offerte de lui être présenté!

Le Prince fut très poli à mon égard, parla peu de politique française, mais s'étendit longuement sur le Canada dont il paraissait avoir rapporté le meilleur souvenir.

Apprenant que j'étais de Québec, il me parla dans les termes les plus avantageux de sa visite en cette ville, me mentionnant entr'autres choses, la gracieuse réception dont il avait été

l'objet à l'Université Laval de la part du vénérable prélat qui en était alors le recteur.

En le quittant, je lui promis d'aller chez la princesse Mathilde qui demeure à Enghien pendant la belle saison.

Comme vous le savez tous, mesdames et messieurs, la princesse Mathilde est la soeur du Prince Jérôme; elle avait épousé un prince russe, qui l'a fort maltraitée, dit-on, et d'avec qui elle dut se séparer bientôt.

Je n'eus pas lieu de regretter ma visite, car je passai chez elle un après-midi charmant.

J'eus le regret de ne pas avoir rencontré M. Rouher, le grand homme d'état que l'on appelait le vice-empereur à la fin du règne de Napoléon III, et que plusieurs rendent responsable des désastres qui ont provoqué la chute du dernier empire.

Malheureusement, pendant mon court séjour à Paris, je ne pus causer que quelques heures avec notre jeune concitoyen, M. Huot, qui vole de succès en succès dans le grand art de la peinture. Cette année, outre un tableau excellent et fort apprécié qu'il a fait recevoir à l'Exposition du Salon, il s'est trouvé au nombre des dix élèves de l'école des Beaux-Arts qui ont obtenu le droit de concourir pour le grand prix de Rome. Il est hors de doute que, d'ici à quelques années, M. Huot sera compté au

nombre des grands peintres de Paris, c'est-à-dire du monde.

Enfin je m'arrachai de Paris pour retourner à Londres puis à Camden-Place où se passa ma dernière après-midi en Angleterre

Je revis M. le duc de Bassano et reçus de lui les souvenirs qui m'avaient été promis lors de ma dernière entrevue: les photographies du Prince avec autographe de Sa Majesté, sa plume, etc., et quelques feuilles de violettes.

Le Prince Impérial était favori, l'enfant gâté de la cour d'Angleterre au milieu de laquelle sa mort a jeté, à plus d'un titre, un deuil si profond.

Mais ce n'est pas seulement parmi les grands, parmi les personnages illustres que ce noble cœur laisse de profonds regrets. Les domestiques de Camden-Place, et tous les habitants de Chislehurst, depuis l'enfant jusqu'au vieillard ont eu aussi leur large part de douleur. Il était adoré de tous!

Sa vieille nourrice me disait, en pleurant, n'avoir jamais reçu autant de marques de bonté, autant d'aimables prévenances que de la part du jeune Prince! "Quand j'étais malade, me disait-elle, il s'asseyait au chevet de mon lit et causait avec moi pour me distraire."

Puis son pauvre valet de chambre, Ozet dont je ne puis m'empêcher de mentionner ici

la complaisance à mon égard, racontait aussi combien il était bon et aimé de tous ceux qui l'approchaient.— "J'avais un pressentiment, Monsieur, me disait-il, que les chose iraient mal. Je le conjurai à genoux de ne pas partir lui disant la peine que nous éprouvions tous de le voir aller si loin dans ces pays sauvages.... Mais tout fut inutile; il en avait pris son parti."

Enfin, vous le savez tous, Mesdames et Messieurs, car nous l'avons éprouvée profondément ici, la douleur à la nouvelle de la mort si triste du Prince Impérial fut générale. En France, légitimistes, orléanistes, républicains même; les hommes de coeur de tous les pays, de tous les partis, de toutes les croyances, se sont inclinés surpris et troublés devant cet arrêt de Dieu; et tous ont semblé oublier, pour un moment, leurs haines nationales et politiques en entendant le glas funèbre annonçant qu'une tombe venait de se fermer sur les espérances d'un grand parti.

Ce fils des Napoléon réunissait non seulement toutes les qualités de l'esprit et du coeur, mais on s'accordait à reconnaître en lui de grandes aptitudes pour l'art militaire et toutes les qualités qui distinguent l'homme d'Etat.

Ses principes sur l'art de gouverner un peuple et de s'en faire aimer faisaient l'admiration de ceux à qui il en faisait part.

Et maintenant, Mesdames et Messieurs, que

pourrais-je ajouter pour terminer cette modeste conférence, ai-je besoin de vous dire que toujours, au milieu des souvenirs qu'évoquent en moi les paysages aimés de l'Irlande, la vie charmante de Paris, les distractions multipliées de Londres, se dresse la figure pâle et résignée de l'Impératrice.... A mon oreille sans cesse retentit le cri de la douleur de cette mère désolée, tombant à genoux et disant dans un élan de foi sublime: "Mon Dieu, je n'ai plus d'espoir qu'en vous".

Au moment de mon départ, on parlait de transporter les restes du Prince à l'abbaye de Westminster. Les plus grands artistes du monde seraient alors appelés à concourir à l'érection d'un monument destiné à dire aux siècles futurs la mort glorieuse de ce Napoléon, tué au service de l'Angleterre.

Espérons que cette idée ne se réalisera pas.

Laissons dormir en paix le fils des Napoléon dans l'humble église de Chislehurst.

Tant que la vertu, le courage, la piété, la modestie seront en honneur sur la terre, ce prince soldat n'aura pas besoin de monument.

C'était pour de pareils hommes que le poète disait au voyageur:—

"Arrête! tu foules la terre où dort un héros!"

"Sta viator heroem Calcas."

Des quatre coins du monde, petits comme  
 grands viendront se recueillir auprès de cette  
 tombe qui leur parlera d'honneur, de vaillance,  
 de grandeur d'âme et de confiance en Dieu. Ils  
 y apprendront que la vie n'est qu'un songe et  
 que rien au monde n'est plus certain que la  
 vanité des choses humaines, pensée que Victor  
 Hugo a laissé tomber jadis comme hommage  
 suprême sur une double tombe, dans les  
 magnifiques vers que voici :

Tous deux sont morts, Seigneur, votre droite  
 (est terrible!  
 Vous avez commencé par le maître invincible,  
 Par l'homme triomphant,  
 Puis vous avez enfin complété l'ossuaire.  
 Vingt ans vous ont suffi pour filer le suaire,  
 Du père et de l'enfant.

Gloire, jeunesse, orgueil, biens que la tombe  
 (emporte,  
 L'homme voudrait laisser quelque chose à  
 (la porte  
 Mais la mort lui dit non!  
 Chaque élément retourne où tout doit  
 (redescendre:  
 L'air reprend la fumée; la terre la cendre;  
 L'oubli reprend le nom!

---

“L'ÉVENEMENT”, du 20 au 25 février 1880.

BNQ



C 000 142 038

142038